
NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

DES ÉDITIONS JOAUST

4935
7

OEUVRES

DE

MATHURIN REGNIER

Publiées par D. Jouaust

AVEC PRÉFACE, NOTES ET GLOSSAIRE

PAR

LOUIS LACOUR



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—
M DCCC LXXV



Dès l'âge de onze ans, le 31 mars 1584, Regnier reçut la tonsure des mains de Nicolas de Thou, évêque de Chartres.

On place en 1591 l'emprisonnement de son père, qui eut lieu dans les circonstances suivantes. Jacques Regnier, que Philippe Desportes avait choisi neuf ans auparavant, pour fermier d'un de ses bénéfices, l'abbaye de Josaphat, au lieu de labourer tranquillement ses terres, se fit homme politique et vint appuyer de son influence d'échevin le parti des ligueurs chartreins. Le bon roi Henri, qui tirait de ses ennemis moins de sang que d'argent, l'imposa de seize cents écus comme rebelle et le fit jeter dans la geôle de Chartres, où il resta, faute de pouvoir payer, du milieu d'août jusqu'au 23 septembre.

Il ne paraît pas que cette disgrâce ait fait beaucoup de tort à Jacques Regnier, car, lorsqu'il mourut à Paris, le 14 février 1597, il était encore échevin de la ville de Chartres.

Privé de la direction paternelle, qui n'avait pas été d'ailleurs bien rigoureuse pour lui, Regnier, enclin au libertinage et déjà célèbre dans son pays natal par quelques folies indignes du caractère dont il était revêtu, un beau matin,

Vif de courage, abandonna la France.

Il avait vingt ans. Le but de son voyage était Rome et son protecteur le cardinal-archevêque de Toulouse,

voyons, nous, qu'une sorte d'apologue destiné à faire ressortir la différence de génie de ces divers écrivains : Desportes, diffus; Malherbe, élégant, correct; Regnier, clair, énergique et vrai.

Desportes mourut en 1606, et, pour tout héritage, laissa à son neveu un peu plus de 2,000 livres sur l'abbaye des Vaus de Cernay. Henri IV confirma ce Legs, et gagna par cette faveur l'amitié du poète, qui lui manifesta dans ses vers sa reconnaissance et son dévouement.

Il n'y a plus que deux dates importantes dans sa vie : celle de la publication de ses œuvres, dont le privilège lui fut accordé le 23 avril 1608, et celle de sa promotion à un canonicat de la cathédrale de Chartres. M. Lucien Merlet, archiviste du département d'Eure-et-Loir et auteur d'une fort intéressante notice sur Regnier, a relevé sur le registre des professions de foi des chanoines de Chartres les lignes suivantes, qui fournissent presque le seul autographe du poète :

Moi, Mathurin Rénier, chanoine de Chartres, je jure et professe tout ce qui est contenu dans la profession de foi de l'église de Chartres. Fait à Chartres, l'année du Seigneur, le 30 juillet 1609.

M. RÉNIER.

Le rapprochement de ces deux dates prouve suffisamment qu'aucun scandale ne s'était produit par la mise en vente des poésies, et montre comme l'esprit du temps s'accommodait de la licence des images et de

taines peintures, il est juste de reconnaître que le satirique les a toujours fait servir à la défense et au triomphe des idées honnêtes et libérales. »

L'édition que nous publions aujourd'hui est la reproduction de l'édition si connue donnée en 1613 par « le sieur Toussaincts du Bray », corrigée, dans les passages qui nous ont paru évidemment fautifs, par l'édition de 1608. Cette édition de 1613 est la plus complète qui ait été publiée du vivant de Regnier, et probablement elle a été revue par lui. Toussaincts du Bray était l'unique cessionnaire du poëte, et à cette époque il exerçait son droit depuis cinq ans. On n'a pas beaucoup à se louer de la manière dont il s'acquitta de ses devoirs vis-à-vis du public. Les éditions successives qu'il a publiées contiennent plus de fautes qu'il n'était déjà permis à un imprimeur d'en laisser passer. Les imperfections firent naître les corrections posthumes, œuvres de froids commentateurs et de pâles copistes, et le texte de Regnier, défiguré à plaisir, fut l'objet de critiques et d'interpolations les moins conformes au bon sens.

Sans doute il appartient à un éditeur qui veut populariser un texte célèbre de l'amender en quelques parties, surtout lorsque le sens peut souffrir des fautes produites par la négligence des premiers imprimeurs, ou résultant de l'imperfection des manuscrits. Mais jugez du sort de Regnier. Par évidente insouciance et mépris de la publicité, il laisse paraître ses œuvres



AU ROY

SIRE, je m'estois jusques icy resolu de tesmoigner par le silence le respect que je doy à Vostre Majesté. Mais ce que l'on eust tenu pour reverence le seroit maintenant pour ingratitude, qu'il luy a pleu, me faisant du bien, m'inspirer avec un desir de vertu celuy de me rendre digne de l'aspect du plus parfait et du plus victorieux monarque du monde. On lit qu'en Etyopie il y avoit une statuë qui rendoit un son harmonieux toutes les fois que le soleil levant la regardoit. Ce mesme miracle (SIRE) avez vous fait en moy, qui, touché de l'astre de V. M., ay receu la voix et la parole. On ne trouvera

Tu fais que tes bontez excèdent ses injures.

Or, après tant d'exploits finis heureusement,
 Laisant aux cœurs des tiens, comme un vif monument,
 Avecques ta valeur ta clemence vivante,
 Dedans l'éternité de la race suivante,
 Puisse-tu, comme Auguste, admirable en tes faits,
 Rouler tes jours heureux en une heureuse paix,
 Ores que la justice icy bas descenduë
 Aux petits comme aux grands par tes mains est renduë,
 Que sans peur du larron trafique le marchand,
 Que l'innocent ne tombe aux aguets du meschant,
 Et que de ta couronne, en palmes si fertile,
 Le miel abondamment et la manne distile,
 Comme des chesnes vieux aux jours du siecle d'or,
 Qui, renaissant soubz toi, reverdissent encor.

Aujourd'huy que ton fils, imitant ton courage,
 Nous rend de sa valeur un si grand tesmoignage
 Que jeune de ses mains la rage il déconfit,
 Estouffant les serpens ainsi qu'Hercule fit,
 Et domtant la discorde à la gueule sanglante,
 D'impieté, d'horreur, encore fremissante ;
 Il luy trousse les bras des meurtres entachez,
 De cent chaisnes d'acier sur le dos attachez,
 Sous des monceaux de fer dans ses armes l'enterre,
 Et ferme pour jamais le temple de la guerre,
 Faisant voir clairement, par ses faits triomphants,
 Que les roys et les dieux ne sont jamais enfants ;
 Si bien que, s'eslevant sous ta grandeur prospere,
 Genereux heritier d'un si genereux pere,
 Comblant les bons d'amour et les meschans d'effroy,

Il se rend au berceau desja digne de toy.

Mais c'est mal contenter mon humeur frenetique,
Passer de la satyre en un panegirique,
Où, molement disert souz un sujet si grand,
Dés le premier essay mon courage se rend.
Aussi, plus grand qu'Ænée et plus vaillant qu'Achille,
Tu surpasses l'esprit d'Homere et de Virgille,
Qui leurs vers à ton los ne peuvent esgaler,
Bien que maistres passez en l'art de bien parler.
Et quand j esgallerois ma Muse à ton merite,
Toute extrême louange est pour toy trop petite,
Ne pouvant le finy joindre l'infinité;
Et c'est aux mieux disants une temerité
De parler où le Ciel discourt par tes oracles,
Et ne se taire pas où parlent tes miracles,
Où tout le monde entier ne bruit que tes projects,
Où ta bonté discourt au bien de tes subjects,
Où nostre aise et la paix ta vaillance publie,
Où le discord esteint et la loi restablie
Annoncent ta justice, où le vice abbatu
Semble en ses pleurs chanter un hymne à ta vertu.

Dans le temple de Delphe, où Phœbus on revere,
Phœbus roy des chansons, et des Muses le pere,
Au plus haut de l'autel se voit un laurier saint
Qui sa perruque blonde en guirlandes estraint,
Que nul prestre du temple en jeunesse ne touche,
Ny mesme predisant ne le masche en la bouche,
Chose permise aux vieux de saint zele enflamez
Qui se sont par service en ce lieu confirmez,
Devots à son mystere, et de qui la poictrine

Est pleine de l'ardeur de sa verve divine.
Par ainsi tout esprit n'est propre à tout sujet :
L'œil foible s'esbloüit en un luisant object ;
De tout bois, comme on dit, Mercure on ne façonne,
Et toute medecine à tout mal n'est pas bonne.
De mesme le laurier, et la palme des roys,
N'est un arbre où chacun puisse mettre les doigts,
Joint que ta vertu passe, en louange feconde,
Tous les roys qui seront et qui furent au monde.

Il se faut reconnoistre, il se faut essayer,
Se sonder, s'exercer avant que s'employer,
Comme fait un luiteur entrant dedans l'arene,
Qui, se tordant les bras, tout en soy se demene,
S'allonge, s'accourcit, ses muscles estendant,
Et, ferme sur ses pieds, s'exerce, en attendant
Que son ennemy vienne, estimant que la gloire,
Ja riante en son cœur, luy donra la victoire.

Il faut faire de mesme, un œuvre entreprenant :
Juger comme au sujet l'esprit est convenant,
Et, quand on se sent ferme et d'une aïse assez forte,
Laisser aller la plume où la verve l'emporte.

Mais, SIRE, c'est un vol bien eslevé pour ceux
Qui, foibles d'exercice et d'esprit paresseux,
Enorgueillis d'audace en leur barbe premiere,
Chanterent ta valeur d'une façon grossiere,
Trahissant tes honneurs avecq' la vanité
D'attenter par ta gloire à l'immortalité.
Pour moy, plus retenu, la raison m'a faict craindre,
N'osant suivre un sujet où l'on ne peut atteindre.
J'imite les Romains encore jeunes d'ans,



A MONSIEUR

LE COMTE DE CARAMAIN

SATYRE II

COMTE, de qui l'esprit penetre l'univers,
Soigneux de ma fortune et facile à mes vers,
Cher soucy de la Muse et sa gloire future,
Dont l'aimable genie et la douce nature
Fait voir, inaccessible aux efforts medisans,
Que vertu n'est pas morte en tous les courtisans,
Bien que foible et debile, et que, mal reconnuë,
Son habit décousu la montre à demy nuë,
Qu'elle ait seché la chair, le corps amenusé
Et serve à contre-cœur le vice auctorisé,
Le vice qui, pompeux, tout merite repousse,
Et va comme un banquier en carrosse et en housse

Mais c'est trop sermonné de vice et de vertu ;
Il faut suivre un sentier qui soit moins rebatu,
Et, conduict d'Apollon, reconnoistre la trace
Du libre Juvenal : trop discret est Horace

Mais, ma foy, tout son bien enrichir ne me peut,
 Ny domter mon malheur, si le Ciel ne le veut.
 C'est pourquoy, sans me plaindre en ma desconvenuë,
 Le malheur qui me suit ma foy ne diminuë ;
 Et, rebuté du sort, je m'asservy pourtant,
 Et sans estre avancé je demeure contant,
 Sçachant bien que Fortune est ainsi qu'une louve
 Qui, sans choix, s'abandonne au plus laid qu'elle trouve,
 Qui releve un pedant de nouveau baptisé
 Et qui par ses larcins se rend autorisé,
 Qui le vice annoblit, et qui, tout au contraire,
 Ravalant la vertu, la confine en misere.
 Et puis je m'iray plaindre après ces gens icy ?
 Non, l'exemple du temps n'augmente mon soucy ;
 Et, bien qu'elle ne m'ait sa faveur departie,
 Je n'entens, quand à moy, de la prendre à partie,
 Puis que, selon mon goust, son infidelité
 Ne donne et n'oste rien à la felicité.
 Mais que veux-tu qu'on face en ceste humeur austere ?
 Il m'est, comme aux putains, mal-aisé de me taire,
 Il m'en faut discourir de tort et de travers,
 Puis souvent la colere engendre de bons vers.

Mais, Comte, que sçait-on ? Elle est peut estre sage,
 Voire avecque raison inconstante et volage,
 Et, déesse avisée au bien qu'elle depart,
 Les adjuge au merite, et non point au hazard ;
 Puis l'on voit de son œil, l'on juge de sa teste,
 Et chacun en son dire a droict en sa requeste :
 Car l'amour de soy mesme, et nostre affection,
 Adjouste avec usure à la perfection.

Il faut rire de tout, aussi bien ne peut-on
Changer chose en Virgile, ou bien l'autre en Platon.

Quel plaisir penses-tu que dans l'ame je sente
Quand l'un de ceste troupe en audace insolente
Vient à Vanves à pied pour grimper au coupeau
Du Parnasse françois et boire de son eau,
Que froidement reçu on l'escoute à grand peine,
Que la Muse en groignant luy deffend sa fontaine,
Et, se bouchant l'oreille au recit de ses vers,
Tourne les yeux à gauche et les lit de travers,
Et pour fruit de sa peine, aux grands vents dispersée,
Tous ses papiers servir à la chaise percée?

Mais comme eux je suis poëte, et, sans discretion,
Je deviens importun avec presumption.

Il faut que la raison retienne le caprice,
Et que mon vers ne soit qu'ainsi qu'un exercice,
Qui par le jugement doit estre limité
Selon que le requiert ou l'âge ou la santé.

Je ne sçay quel demon m'a fait devenir poëte :
Je n'ay, comme ce Grec, des dieux grand interprete,
Dormy sur Helicon, où ces doctes mignons
Naissent en une nuict comme les champignons,
Si ce n'est que ces jours, allant à l'aventure,
Resvant comme un oyson qu'on mene à la pasture,
A Vanves j'arrivay, où, suyvant maint discours,
On me fit au jardin faire cinq ou six tours,
Et, comme un conclave entre dans le conclave,
Le sommelier me prit et m'enferme en la cave,
Où, beuvant et mangeant, je fis mon coup d'essay,
Et où, si je sçay rien, j'apris ce que je sçay.

Estant serf du desir d'apprendre et de sçavoir,
 Je ne ferois sinon que changer de devoir.
 C'est l'arrest de nature, et personne en ce monde
 Ne sçauroit controller sa sagesse profonde.

Puis, que peut-il servir aux mortels icy bas,
 Marquis, d'estre sçavant, ou de ne l'estre pas,
 Si la science, pauvre, affreuse et mesprisee,
 Sert au peuple de fable, aux plus grands de risée,
 Si les gens de latin des sots sont denigrez,
 Et si l'on est docteur sans prendre ses degrez ?
 Pourveu qu'on soit morgant, qu'on bride sa moustache,
 Qu'on frise ses cheveux, qu'on porte un grand pannache,
 Qu'on parle barragouyn, et qu'on suive le vent,
 En ce temps du jourd'huy l'on n'est que trop sçavant.

Du siecle les mignons, fils de la poulle blanche,
 Ils tiennent à leur gré la fortune en la manche ;
 En credit eslevez, ils disposent de tout,
 Et n'entreprennent rien qu'ils n'en viennent à bout.
 Mais quoy ! me diras-tu, il t'en faut autant faire :
 Qui ose a peu souvent la fortune contraire ;
 Impòrtune le Louvre et de jour et de nuict,
 Perds pour t'assujettir et la table et le lict,
 Sois entrant effronté, et sans cesse importune :
 En ce temps l'impudence esleve la fortune.

Il est vray, mais pourtant je ne suis point d'avis
 De desgager mes jours pour les rendre asservis,
 Et souz un nouvel astre aller, nouveau pilote,
 Conduire en autre mer mon navire, qui flotte
 Entre l'espoir du bien et la peur du danger
 De froisser mon attente en ce bord estranger.

Et qu'il doit quelque jour, mal-gré le sort cuisant,
 Mon service honorer d'un honneste present,
 Honneste et convenable à ma basse fortune,
 Qui n'abaye et n'aspire, ainsi que la commune,
 Après l'or du Perou, ny ne tend aux honneurs
 Que Rome departit aux vertus des seigneurs.

Que me sert de m'asseoir le premier à la table,
 Si la faim d'en avoir me rend insatiable,
 Et si le faix leger d'une double evesché,
 Me rendant moins content, me rend plus empesché;
 Si la gloire et la charge à la peine adonnée
 Rend soubz l'ambition mon ame infortunée?
 Et quand la servitude a pris l'homme au colet,
 J'estime que le prince est moins que son valet.
 C'est pourquoy je ne tends à fortune si grande;
 Loin de l'ambition la raison me commande,
 Et ne pretends avoir autre chose, sinon
 Qu'un simple benefice et quelque peu de nom,
 Afin de pouvoir vivre avec quelque assurance,
 Et de m'oster mon bien que l'on ait conscience.

Alors, vrayment heureux, les livres feuilletant,
 Je rendrois mon desir et mon esprit contant :
 Car, sans le revenu, l'estude nous abuse,
 Et le corps ne se paist aux banquets de la Muse :
 Ses mets sont de sçavoir discourir par raison
 Comme l'ame se meut un temps en sa prison,
 Et comme, delivrée, elle monte divine
 Au ciel, lieu de son estre et de son origine;
 Comme le ciel mobile, eternal en son cours,
 Fait les siecles, les ans, et les mois, et les jours;

Eusse-tu plus de feu, plus de soin et plus d'art
 Que Jodelle n'eut oncq', Desportes, ny Ronsard,
 L'on te fera la mouë, et, pour fruict de ta peine,
 Ce n'est, ce dirat'on, qu'un poëte à la douzaine.

Car on n'a plus le goust comme on l'eust autrefois;
 Apollon est gesné par de sauvages loix,
 Qui retiennent souz l'art sa nature offusquée,
 Et de mainte figure est sa beauté masquée.
 Si pour sçavoir former quatre vers empouillez,
 Faire tonner des mots mal joincts et mal collez,
 Amy, l'on estoit poëte, on verroit (cas estranges)
 Les poëtes plus espois que mouches en vendanges.
 Or que dés ta jeunesse Apollon t'ait appris,
 Que Caliope mesme ait tracé tes escrits,
 Que le neveu d'Atlas les ait mis sur la lyre,
 Qu'en l'autre Thespean l'on ait daigné les lire,
 Qu'ils tiennent du sçavoir de l'antique leçon,
 Et qu'ils soient imprimez des mains de Patisson,
 Si quelqu'un les regarde et ne leur sert d'obstacle,
 Estime, mon amy, que c'est un grand miracle.

L'on a beau faire bien et semer ses escrits
 De civette, bainjoin, de musc et d'ambre gris,
 Qu'ils soient pleins, relevez et graves à l'oreille,
 Qu'ils fassent sourciller les doctes de merveille,
 Ne pense pour cela estre estimé moins fol
 Et sans argent contant qu'on te preste un licol,
 Ny qu'on n'estime plus (humeur extravagante)
 Un gros asne pourveu de mille escus de rente.

Ce mal-heur est venu de quelques jeunes veaux
 Qui mettent à l'encan l'honneur dans les bordeaux

Et, ravalant Phœbus, les Muses et la grace,
 Font un bouchon à vin du laurier de Parnasse ;
 A qui le mal de teste est commun et fatal,
 Et vont bisarrement en poste à l'hospital,
 Disant, s'oh n'est hargneux et d'humeur difficile,
 Que l'on est mesprisé de la troupe civile,
 Que pour estre bon poëte il faut tenir des fous,
 Et desirent en eux ce qu'on mesprise en tous ;
 Et puis en leur chanson, sottement importune,
 Ils accusent les grands, le Ciel et la fortune,
 Qui, fustez de leurs vers, en sont si rebattus
 Qu'ils ont tiré cet art du nombre des vertus,
 Tiennent à mal d'esprit leurs chansons indiscrettes
 Et les mettent au rang des plus vaines sornettes.

Encore quelques grands, afin de faire voir,
 De Mæcene rivaux, qu'ils ayment le sçavoir,
 Nous voyent de bon œil, et, tenant une gaule,
 Ainsi qu'à leurs chevaux, nous en flattent l'espaule ;
 Avecque bonne mine et d'un langage doux,
 Nous disent, souriant : « Et bien, que faictes vous ?
 Avez vous point sur vous quelque chanson nouvelle ?
 J'en vy, ces jours passez, de vous une si belle
 Que c'est pour en mourir ! Ha ! ma foy, je voy bien
 Que vous ne m'aimez plus ; vous ne me donnez rien. »

Mais on lit à leurs yeux et dans leur contenance
 Que la bouche ne parle ainsi que l'ame pense,
 Et que c'est, mon amy, un grimoire et des mots
 Dont tous les courtisans endorment les plus sots.

Mais je ne m'aperçoÿque, trenchant du preud'homme,
 Mon temps en cent caquets sottement je consomme ;

Il masque ses discours comme sur un theatre ;
 Subtil, ambitieux, l'honneur il idolatre ;
 Son esprit avisé previent le repentir
 Et se garde d'un lieu difficile à sortir.

Maints fâcheux accidens surprennent sa vieillesse :
 Soit qu'avecq' du soucy gagnant de la richesse,
 Il s'en defend l'usage et craint de s'en servir,
 Que tant plus il en a, moins s'en peut assouvir ;
 Ou soit qu'avec froideur il face toute chose,
 Imbecile, douteur, qui voudroit, et qui n'ose ;
 Dilayant, qui tousjours a l'œil sur l'avenir ;
 De leger il n'espere, et croit au souvenir ;
 Il parle de son temps difficile et severe,
 Censurant la jeunesse, use des droicts de pere,
 Il corrige, il reprend, hargneux en ses façons,
 Et veut que tous ses mots soient autant de leçons.

Voyla doncq' de par Dieu comme tourne la vie,
 Ainsi diversement aux humeurs asservie
 Que chasque âge depart à châque homme en vivant,
 De son temperament la qualité suivant.
 Et moy qui jeune encor en mes plaisirs m'esgaye,
 Il faudra que je change, et malgré que j'en aye
 Plus soigneux devenu, plus froid et plus rassis,
 Que mes jeunes pensers cedent aux vieux soucis,
 Que j'en paye l'escot remply jusqu'à la gorge,
 Et que j'en rende un jour les armes à saint George.

Mais de ces discoureurs il ne s'en trouve point,
 Ou pour le moins bien peu, qui connoissent ce point ;
 Effrontez, ignorans, n'ayans rien de solide,
 Leur esprit prend l'essor où leur langue le guide,

Ny moins comme ton frere, aydé de ta vertu,
 Par force et par conseil, en France a combatu
 Ces avarés oyseaux dont les griffes gourmandes
 Du bon Roy des François ravissoient les viandes :
 Sujet trop haut pour moy, qui doy, sans m'esgarer,
 Au champ de sa valeur la veoir et l'admirer.

Aussi selon le corps on doit tailler la robe.
 Je ne veux qu'à mes vers nostre honneur se dérobe,
 Ny qu'en tissant le fil de vos faits plus qu'humains,
 Dedans ce labyrinthe il m'eschape des mains :
 On doit selon la force entreprendre la peine,
 Et se donner le ton suivant qu'on a d'haleine,
 Non comme un fou chanter de tort et de travers ;
 Laisant doncq' aux sçavans à vous peindre en leurs vers,
 Haut eslevez en l'air sur une aisle dorée,
 Dignes imitateurs des enfans de Borée ;
 Tandis qu'à mon pouvoir mes forces mesurant,
 Sans prendre ny Phœbus ny la Muse à garant,
 Je suivray le caprice en ces païs estranges,
 Et, sans paraphraser tes faits et tes louanges
 Ou me fantasier le cerveau de soucy
 Sur ce qu'on dit de France ou ce qu'on voit icy,
 Je me deschargeray d'un faix que je desdaigne,
 Suffisant de crever un genet de Sardaigne,
 Qui pourroit, defaillant en sa morne vigueur,
 Succomber sous le fais que j'ay dessus le cœur.

Or, ce n'est point de voir en regne la sottise,
 L'avarice et le luxe entre les gens d'eglise,
 La justice à l'ancan, l'innocent oppressé,
 Le conseil corrompu suivre l'interessé,

L'on trompa son prochain, la mesdisance eut lieu,
Et l'hipocrite fist barbe de paille à Dieu ;
L'homme trahit sa foy, d'où vindrent les notaires,
Pour attacher au joug les humeurs volontaires.

La faim et la cherté se mirent sur le rang,
La fièvre, les charbons, le maigre flux de sang,
Commencerent d'esclorre, et tout ce que l'autonne
Par le vent de midy nous apporte et nous donne.
Les soldats puis après, ennemis de la paix,
Qui de l'avoir d'autruy ne se saoulent jamais,
Troublerent la campagne, et, saccageant nos villes,
Par force en nos maisons violerent nos filles,
D'où nasquit le bourdeau, qui, s'eslevant debout,
A l'instant, comme un dieu, s'estendit tout par tout,
Et rendit, Dieu mercy, ces fièvres amoureuses,
Tant de galants pelez et de femmes galeuses,
Que les perruques sont, et les drogues encor
(Tant on en a besoin), aussi cheres que l'or.

Encore tous ces maux ne seroient que fleurettes
Sans ce maudit honneur, ce conteur de sornettes,
Ce fier serpent qui couve un venin souz des fleurs,
Qui noye jour et nuict nos esprits en nos pleurs :
Car, pour ces autres maux, c'estoient legeres peines
Que Dieu donna selon les foiblesses humaines.

Mais ce traistre cruel, excédant tout pouvoir,
Nous fait suer le sang sous un pesant devoir,
De chimeres nous pipe et nous veut faire accroire
Qu'au travail seulement doit consister la gloire,
Qu'il faut perdre et sommeil, et repos, et repas,
Pour tascher d'acquérir un sujet qui n'est pas,

Ou, s'il est, qui jamais aux yeux ne se descouvre,
Et, perdu pour un coup, jamais ne se recouvre,
Qui nous gonfle le cœur de vapeur et de vent,
Et d'excez par luy mesme il se perd bien souvent.

Puis on adorera ceste menteuse idole,
Pour oracle on tiendra ceste croyance folle
Qu'il n'est rien de si beau que tomber bataillant,
Qu'aux despens de son sang il faut estre vaillant,
Mourir d'un coup de lance ou du choc d'une picque,
Comme les paladins de la saison antique,
Et, respandant l'esprit blessé par quelque endroit,
Que nostre ame s'envolle en Paradis tout droit!

Ha! que c'est chose belle et fort bien ordonnée
Dormir dedans un lict la grasse matinée,
En dame de Paris s'habiller chaudement,
A la table s'asseoir, manger humainement,
Se reposer un peu, puis monter en carrosse,
Aller à Gentilly caresser une rosse
Pour escroquer sa fille, et, venant à l'effect,
Luy monstrier comme Jean à sa mere le fait!

Ha! Dieu, pourquoi faut-il que mon esprit ne vaille
Autant que cil qui mist les souris en bataille,
Qui sceut à la grenouille apprendre son caquet,
Ou que l'autre qui fist en vers un sopiquet!
Je ferois, esloigné de toute raillerie,
Un poëme grand et beau de la poltronnerie,
En despit de l'honneur et des femmes qui l'ont
D'effect sous la chemise ou d'apparence au front;
Et m'asseure, pour moy, qu'en ayant leu l'histoire,
Elles ne seroient plus si sottes que d'y croire.

Relevez, emplumez, braves comme saint George,
Et Dieu sçait cependant s'ils mentent par la gorge,
Et, bien que de l'honneur ils facent des leçons,
En fin, au fond du sac, ce ne sont que chansons.

Mais, mon Dieu, que ce traistre est d'une estrange sorte !
Tandis qu'à le blasmer la raison me transporte,
Que de luy je mesdis, il me flatte et me dit
Que je veux par ces vers acquerir son credit,
Que c'est ce que ma muse en travaillant pourchasse,
Et mon intention qu'estre en sa bonne grace,
Qu'en mesdisant de luy je le veux requerir,
Et tout ce que je fay, que c'est pour l'acquerir.

Si ce n'est qu'on diroit qu'il me l'auroit fait faire,
Je l'irois appeller comme mon adversaire :
Aussi que le duel est icy deffendu,
Et que d'une autre part j'ayme l'individu.
Mais, tandis qu'en colere à parler je m'arreste,
Je ne m'apperçoy pas que la viande est preste,
Qu'icy, non plus qu'en France, on ne s'amuse pas
A discourir d'honneur quand on prend son repas.
Le sommelier en haste est sorty de la cave,
Desja monsieur le maistre et son monde se lave.
Trefves avecq' l'honneur, je m'en vais tout courant
Decider au tinel un autre different.



Or, afin que la laide, autrement inutile,
 Dessous le joug d'amour rendit l'homme servile,
 Elle ombragea l'esprit d'un morne aveuglement,
 Avecques le desir troublant le jugement,
 De peur que nulle femme, ou fust laide ou fust belle,
 Ne vescu sans le faire et ne mourust pucelle.
 D'où vient que si souvent les hommes offusquez
 Sont de leurs appetits si lourdement mocquez,
 Que d'une laide femme ils ont l'ame eschauffée,
 Dressent à la laideur d'eux mesmes un trophée,
 Pensent avoir trouvé la febve du gasteau,
 Et qu'au serrail du Turc il n'est rien de si beau.
 Mais, comme les beautez, soit des corps ou des ames,
 Selon l'object des sens, sont diverses aux dames,
 Aussi diversement les hommes sont domtez,
 Et font divers effets les diverses beautez.
 (Estrange providence et prudente methode
 De nature, qui sert un chacun à sa mode.)

Or, moy qui suis tout flame et de nuict et de jour,
 Qui n'haleine que feu, ne respire qu'amour,
 Je me laisse emporter à mes flames communes
 Et cours souz divers vents de diverses fortunes;
 Ravy de tous objéts, j'ayme si vivement
 Que je n'ay pour l'amour ny choix ny jugement;
 De toute eslection mon ame est despourveuë,
 Et nul object certain ne limite ma veuë.
 Toute femme m'agrée, et les perfections
 Du corps ou de l'esprit troublent mes passions.
 J'ayme le port de l'une, et de l'autre la taille;
 L'autre, d'un trait lascif, me livre la bataille,

Que vous estes fascheuse ! A la fin, on verra,
Rosete, le premier qui s'en repentira. »

D'assez d'autres propos il me rompit la teste.
Voyla quant et comment je cogneu ceste beste,
Te jurant, mon amy, que j'ay quitté ce lieu
Sans demander son nom et sans luy dire adieu.

Je n'eus, depuis ce jour, de luy nouvelle aucune,
Si ce n'est ce matin, que de male fortune
Je fus en ceste eglise, où, comme j'ay conté,
Pour me persecuter Satan l'avoit porté.
Après tous ces propos qu'on se dit d'arrivée,
D'un fardeau si pesant ayant l'ame grevée,
Je chauvy de l'oreille, et, demeurant pensif,
L'eschine j'alongeois comme un asne retif,
Minutant me sauver de ceste tyrannie ;
Il le juge à respect : « O sans ceremonie,
Je vous suply, dit-il, vivons en compagnons »,
Ayant ainsi qu'un pot les mains sur les roignons.
Il me pousse en avant, me presente la porte,
Et sans respect des saints hors l'eglise il me porte,
Aussi froid qu'un jaloux qui voit son corival.
Sortis, il me demande : « Estes-vous à cheval ?
Avez vous point icy quelqu'un de vostre troupe ?
— Je suis tout seul à pied. » Luy de m'offrir la croupe,
Moy, pour m'en depestrer, luy dire tout exprés :
« Je vous baise les mains : je m'en vais, icy prés,
Chez mon oncle disner. — O Dieu ! le galand homme !
J'en suis. » Et moy pour lors, comme un bœuf qu'on assomme,
Je laisse choir la teste, et bien peu s'en falut,
Remettant par despit en la mort mon salut,

Que seuls des grands secrets ils ont la cognoissance ;
Et disent librement que leur experience
A rafiné les vers fantastiques d'humeur,
Ainsi que les Gascons ont fait le point d'honneur ;
Qu'eux tous seuls du bien dire ont trouvé la metode,
Et que rien n'est parfait s'il n'est fait à leur mode.

Cependant leur sçavoir ne s'estend seulement
Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphtongue,
Espier si des vers la rime est breve ou longue,
Ou bien si la voyelle, à l'autre s'unissant,
Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant ;
Et laissent sur le verd le noble de l'ouvrage.
Nul esguillon divin n'esleve leur courage ;
Ils rampent bassement, foibles d'inventions,
Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions,
Froids à l'imaginer : car, s'ils font quelque chose,
C'est proser de la rime et rimer de la prose,
Que l'art lime et relime et polit de façon
Qu'elle rend à l'oreille un agreable son ;
Et, voyant qu'un beau feu leur cervelle n'embrace,
Ils attisent leurs mots, enjolivent leur phrase,
Affectent leur discours, tout si relevé d'art,
Et peignent leur defaux de couleur et de fard ;
Aussi je les compare à ces femmes jolies
Qui par les affiquets se rendent embellies,
Qui, gentes en habit et fades en façons,
Parmy leur point coupé tendent leurs hameçons ;
Dont l'œil rit molement avecque affeterie,
Et de qui le parler n'est rien que flaterie ;

Il ne resve la nuit que carnage et que sang ;
 La pique dans le poing et l'estoc sur le flang,
 Il pense mettre à chef quelque belle entreprise ;
 Que, forçant un chasteau, tout est de bonne prise :
 Il se plaist aux tresors qu'il cuide ravager,
 Et que l'honneur luy rie au milieu du danger.

L'avare, d'autre part, n'aime que la richesse :
 C'est son roy, sa faveur, sa cour et sa maistresse.
 Nul object ne luy plaist, sinon l'or et l'argent,
 Et tant plus il en a, plus il est indigent.

Le paisant d'autres soins se sent l'ame embrasée.
 Ainsi l'humanité, sottement abusée,
 Court à ses appetis, qui l'aveuglent si bien
 Qu'encor qu'elle ait des yeux, si ne voit-elle rien.
 Nul chois hors de son goust ne regle son envie,
 Mais s'aheurte où sans plus quelque apas la convie.
 Selon son appetit le monde se repaist,
 Qui fait qu'on trouve bon seulement ce qui plaist.

O debille raison ! où est ores ta bride ?
 Où ce flambeau qui sert aux personnes de guide ?
 Contre les passions trop foible est ton secours,
 Et souvent, courtisane, après elle tu cours,
 Et, savourant l'appas qui ton ame ensorcelle,
 Tu ne vis qu'à son goust et ne vois que par elle.

De là vient qu'un chacun, mesmes en son deffaut,
 Pense avoir de l'esprit autant qu'il luy en faut ;
 Aussi rien n'est party si bien par la nature
 Que le sens, car chacun en a sa fourniture.

Mais, pour nous, moins hardis à croire à nos raisons,
 Qui reglons nos esprits par les comparaisons

Ainsi, parmi ces gens, un gros vallet d'estable,
Glorieux de porter les plats dessus la table,
D'un nez de majordome et qui morgue la faim,
Entra serviette au bras et fricassée en main,
Et, sans respect du lieu, du docteur ny des sausses,
Heurtant table et treteaux, versa tout sur mes chausses.
On le tance, il s'excuse; et moy, tout resolu,
Puis qu'à mon dam le Ciel l'avoit ainsi voulu,
Je tourne en raillerie un si fascheux mistere,
De sorte que Monsieur m'obligea de s'en taire.
Sur ce point on se lave, et chacun en son rang
Se met dans une chaire, ou s'assied sur un banc,
Suivant ou son merite, ou sa charge, ou sa race.
Des niais, sans prier, je me mets en la place,
Où j'estois resolu, faisant autant que trois,
De boire et de manger comme aux veilles des Rois.
Mais, à si beau dessein defaillant la matiere,
Je fus en fin contraint de ronger ma litiere,
Comme un asne affamé qui n'a chardons ny foin,
N'ayant pour lors dequoy me saouler au besoin.

Or, entre tous ceux-là qui se mirent à table,
Il n'en estoit pas un qui ne fust remarquable,
Et qui sans esplucher n'avallast l'eperlan:
L'un en titre d'office exerçoit un berlan,
L'autre estoit des suivants de madame Lipée,
Et l'autre chevalier de la petite espée,
Et le plus saint d'entr'eux (sauf le droict du cordeau)
Vivoit au cabaret pour mourir au bordeau.

En forme d'eschiquier les plats rangez sur table
N'avoient ny le maintien, ny la grace accostable,

Et, bien que nos disneurs mangeassent en sergens,
La viande pourtant ne prioit point les gens.
Mon docteur de menestre, en sa mine alterée,
Avoit deux fois autant de mains que Briarée,
Et n'estoit, quel qu'il fust, morceau dedans le plat
Qui des yeux et des mains n'eust un eschec et mat :
D'où j'apris, en la cuitte aussi bien qu'en la cruë,
Que l'ame se laissoit piper comme une gruë,
Et qu'aux plats, comme au lict, avec lubricité
Le peché de la chair tentoit l'humanité.

Devant moy justement on plante un grand potage
D'où les mouches à jeun se sauvoient à la nage :
Le brouët estoit maigre, et n'est Nostradamus
Qui, l'astrolabe en main, ne demeurast camus
Si, par galanterie ou par sottise expresse,
Il y pensoit trouver une estoille de gresse.
Pour moy, si j'eusse esté sur la mer de Levant,
Où le vieux Louchaly fendit si bien le vent,
Quand S. Marc s'habilla des enseignes de Trace,
Je l'accomparerois au golphe de Patrasse,
Pource qu'on y voyoit, en mille et mille parts,
Les mouches qui flottoient en guise de soldarts,
Qui, morts, sembloient encor' dans les ondes salées
Embrasser les charbons des galeres bruslées.

J'oy, ce semble, quelqu'un de ces nouveaux docteurs
Qui d'estoc et de taille estrillent les auteurs
Dire que ceste exemple est fort mal assortie.
Homere, et non pas moy, t'en doit la garentie,
Qui, dedans ses escrits, en des certains effects,
Les compare peut-estre aussi mal que je faicts.

Que jamais on en vit sortir des Gobelins.
Argus pouvoit passer pour un des Quinze Vingts.
Qui pis est, il plouvoit d'une telle maniere
Que les reins par despit me servoient de goutiere,
Et du haut des maisons tomboit un tel degout
Que les chiens alterez pouvoient boire debout.

Alors, me remettant sur ma philosophie,
Je trouve qu'en ce monde il est sot qui se fie
Et se laisse conduire ; et quant aux courtisans,
Qui, doucets et gentils, font tant les suffisans,
Je trouve, les mettant en mesme patenostre,
Que le plus sot d'entr'eux est aussi sot qu'un autre.
Mais pource qu'estant là, je n'estois dans le grain,
Aussi que mon manteau la nuit craint le serain,
Voyant que mon logis estoit loin, et peut-estre
Qu'il pourroit en chemin changer d'air et de maistre,
Pour eviter la pluye à l'abry de l'auvent,
J'allois doublant le pas, comme un qui fend le vent,
Quand, bronchant lourdement en un mauvais passage,
Le ciel me fist joüer un autre personnage :
Car, heurtant une porte en pensant m'accoter,
Ainsi qu'elle obeyt, je vins à culbuter,
Et, s'ouvrant à mon heurt, je tombay sur le ventre.
On demande que c'est, je me releve, j'entre,
Et, voyant que le chien n'aboyoit point la nuit,
Que les verroux, graissez, ne faisoient aucun bruit,
Qu'on me rioit au nez, et qu'une chambriere
Vouloit monstrier ensemble et cacher la lumiere,
Je suis, je le voy bien ; je parle, l'on respond ;
Où, sans fleurs de bien-dire, ou d'autre art plus profond,

Il n'est mal dont le sens la nature resveille,
Qui ribaut ne me prist ailleurs que par l'oreille.
Entré doncq' que je fus en ce logis d'honneur,
Pour faire que d'abord on me traite en seigneur,
Et me rendre en amour d'autant plus agreable,
La bourse desliant, je mis piece sur table,
Et, guarissant leur mal du premier appareil,
Je fis dans un escu reluire le soleil;
De nuit dessus leur front la joye estincelante
Monstroit en son midy que l'ame estoit contente.
Deslors, pour me servir chacun se tenoit prest,
Et murmuroient tout bas : L'honneste homme que c'est l
Toutes, à qui mieux mieux, s'efforçoient de me plaire.
L'on allume du feu, dont j'avois bien affaire;
Je m'aproche, me sieds, et, m'aidant au besoin,
Ja tout apprivoisé, je mangeois sur le poin,
Quand, au flamber du feu, trois vieilles rechignées
Vinrent à pas contez, comme des airignées.
Chacune sur le cul au foyer s'accropit,
Et sembloient, se plaignant, marmoter par despit.
L'une, comme un fantosme, affreusement hardie,
Sembloit faire l'entrée en quelque tragedie;
L'autre, une Egyptienne en qui les rides font
Contre-escarpes, rampards et fosses sur le front;
L'autre, qui de soy mesme estoit diminutive,
Ressembloit transparente une lanterne vive
Dont quelque paticier amuse les enfans,
Où des oysons bridez, guenuches, elefans,
Chiens, chats, lievres, renards, et mainte estrange beste,
Courent l'une après l'autre : ainsi dedans sa teste

Et, loin l'une de l'autre, en leur mine altérée,
Monstroient leur sainte vie estroite et retirée.

Or, comme il pleust au Ciel, en trois doubles plié
Entrant, je me heurté la caboche et le pié ;
Dont je tombe en arriere, estourdi de ma cheute,
Et du haut jusqu'au bas je fis la cullebutte,
De la teste et du cul contant chaque degré.
Puis que Dieu le voulust, je prins le tout à gré ;
Aussi qu'au mesme temps, voyant cheoir ceste dame,
Par je ne sçay quel trou je luy vis jusqu'à l'ame,
Qui fit, en ce beau sault, m'esclatant comme un fou,
Que je prins grand plaisir à me rompre le cou.
Au bruit, Macette vint ; la chandelle on apporte,
Car la nostre, en tombant, de frayeur estoit morte.
Dieu sçait, comme on la veid et derriere et devant,
Le nez sur les carreaux et le fessier au vent,
De quelle charité l'on soulagea sa peine !
Cependant, de son long, sans poulx et sans haleine,
Le museau vermolu, le nez escarbouillé,
Le visage de poudre et de sang tout souillé,
Sa teste descouverte, où l'on ne sçait que tondre,
Et, lors qu'on luy parloit, qui ne pouvoit respondre ;
Sans collet, sans beguin et sans autre affiquet ;
Ses mules d'un costé, de l'autre son tocquet :
En ce plaisant mal-heur, je ne sçaurois vous dire
S'il en falloit pleurer ou s'il en falloit rire.
Aprés cest accident, trop long pour dire tout,
A deux bras on la prend et la met-on debout ;
Elle reprend courage, elle parle, elle crie,
Et, changeant en un rien sa douleur en furie,

Du sel, du pain benit, de la feugere, un cierge,
 Trois dents de mort pliez en du parchemin vierge,
 Une chauve-souris, la carcasse d'un gay,
 De la graisse de loup et du beurre de may.
 Sur ce point, Jeanne arrive, et, faisant la doucette :
 « Qui vit ceans, ma foy, n'a pas besongne faite.
 Tousjours à nouveau mal nous vient nouveau soucy.
 Je ne sçay, quant à moy, quel logis c'est icy.
 Il n'est, par le vray Dieu, jour ouvrier ny feste
 Que ces carongnes là ne me rompent la teste.
 Bien, bien, je m'en iray si tost qu'il sera jour;
 On trouve dans Paris d'autres maisons d'amour. »
 Je suis là cependant comme un que l'on nazarde;
 Je demande que c'est. « Hé! n'y prenez pas garde,
 Ce me respondi elle, on n'auroit jamais fait;
 Mais bran, bran, j'ay laissé là-bas mon attifet.
 Tousjours après soupper ceste vilaine crie.
 Monsieur, n'est-il pas temps? couchons nous, je vous prie. »
 Ce pendant elle met sur la table les dras,
 Qu'en bouchons tortillez elle avoit sous les bras.
 Elle approche du lict, fait d'une estrange sorte :
 Sur deux treteaux boiteux se couchoit une porte
 Où le lict repositoit, aussi noir qu'un souillon;
 Un garderobe gras servoit de pavillon,
 De couverte un rideau qui, fuyant (vert et jaune)
 Les deux extremitez, estoit trop court d'une aune.
 Ayant consideré le tout de point en point
 Je fis vœu ceste nuict de ne me coucher point,
 Et de dormir sur pieds comme un coq sur la perche;
 Mais Jeanne, tout en rut, s'aproche et me recherche .

Cependant sans delay Messieurs frappent en maistre ;
 On crie patience, on ouvre la fenestre.
 Or, sans plus m'amuser après le contenu,
 Je descends doucement pied chaussé, l'autre nu,
 Et me tapis daguet derriere une muraille.
 On ouvre, et brusquement entra ceste quenaille,
 En humeur de nous faire un assez mauvais tour,
 Et moy, qui ne leur dy ny bon soir ny bon jour,
 Les voyant tous passez, je me sentis alaigre.
 Lors, dispos du talon, je vais comme un chat maigre ;
 J'enfile la venelle, et, tout leger d'effroy,
 Je cours un fort long temps sans voir derriere moy,
 Jusqu'à tant que, trouvant du mortier, de la terre,
 Du bois, des estançons, maints platras, mainte pierre,
 Je me sentis plustost au mortier embourbé
 Que je ne m'aperceus que je fusse tombé.
 On ne peut éviter ce que le Ciel ordonne.
 Mon ame cependant de colere frissonne,
 Et, prenant, s'elle eust peu, le destin à party,
 De despit à son nez elle l'eust dementy ;
 Et m'asseure qu'il eust réparé mon dommage.
 Comme je fus sus pieds enduit comme un image,
 J'entendis qu'on parloit, et, marchant à grands pas,
 Qu'on disoit : « Hastons-nous, je l'ai laissé fort bas. »
 Je m'aproche, je voy, desireux de cognoistre :
 « Au lieu d'un medecin, il luy faudroit un prestre,
 Dist l'autre, puis qu'il est si proche de sa fin.
 — Comment, dict le valet, estes-vous medecin ?
 Monsieur, pardonnez-moy, le curé je demande. »
 Il s'en court, et disant : « A Dieu me recommande »,

« Monsieur n'est pas icy, que diable ! à si bonne heure !
Vous frappez comme un sourd. » Quelque temps je demeure.
Je le vois, il me voit, et demande, estonné,
Si le moine bouru m'avoit point promené.
« Dieu, comme estes vous fait ! » Il va, moy de le suivre,
Et me parle en riant comme si je fusse yvre.
Il m'allume du feu, dans mon lict je me mets,
Avec vœu, si je puis, de n'y tomber jamais,
Ayant à mes despens appris cette sentence :
Qui gay fait une erreur la boit à repentance,
Et que, quand on se frotte avecq' les courtisans,
Les bransles de sortie en sont fort desplaisans.
Plus on penetre en eux, plus on sent le remugle,
Et qui, troublé d'ardeur, entre au bordel aveugle,
Quand il en sort, il a plus d'yeux et plus aigus
Que Lyncé, l'Argonaute ou le jaloux Argus.





A MONSIEUR FREMINET

SATYRE XII

ON dict que le grand peintre, ayant fait un ouvrage,
Des jugemens d'autrui tiroit cest avantage
Que, selon qu'il jugeoit qu'ils estoient vrais ou faux,
Docile à son profit, reformoit ses defaux.
Or, c'estoit du bon temps que la hayne et l'envie
Par crimes supposez n'attentoient à la vie,
Que le vray du propos estoit cousin germain,
Et qu'un chacun parloit le cœur dedans la main.

Mais que serviroit-il maintenant de pretendre
S'amander par ceux là qui nous viennent reprendre,
Si selon l'interest tout le monde discourt,
Et si la verité n'est plus femme de Court ;
S'il n'est bon courtisan, tant frisé peut il estre,
S'il a bon appetit, qu'il ne jure à son maistre,
Dés la pointe du jour, qu'il est midy sonné,
Et qu'au logis du Roy tout le monde a disné?

Ma fille , c'est par là qu'il vous en faut avoir :
 Nos biens comme nos maux sont en nostre pouvoir.
 [Fille qui sçait son monde a saison oportune.
 Chacun est artisan de sa bonne fortune.
 Le mal-heur, par conduite, au bon-heur cederà.
 Combien , pour avoir mis leur honneur en sequestre ,
 Ont-elles aux atours echangé leur limestre ,
 Et dans les plus hauts rangs eslevé leurs maris?
 Ma fille , c'est ainsi que l'on vit à Paris,
 Et , la vefve aussi bien comme la mariée ,
 Telle est chaste , sans plus , qui n'en est point priée.
 Toutes , au fait d'amour, se chaussent en un point ;
 Et Jeanne , que tu vois , dont on ne parle point ,
 Qui fait si doucement la simple et la discrete ,
 Elle n'est pas plus chaste , ains elle est plus secrete.]
 Elle a plus de respect , non moins de passion ,
 Et cache ses amours sous sa discretion.
 Moy mesme , croiriez vous , pour estre plus âgée,
 Que ma part, comme on dit, en fust desja mangée?
 Non , ma foy, je me sens et dedans et dehors,
 Et mon bas peut encor user deux ou trois corps.
 Mais chasque age a son temps: selon le drap, la robe ;
 Ce qu'un temps on a trop, en l'autre on le desrobe.
 Estant jeune , j'ay sceu bien user des plaisirs ;
 Ores j'ay d'autres soins en semblables desirs.
 Je veux passer mon temps, et couvrir le mystere :
 On trouve bien la Cour dedans un monastere ;
 Et , après maint essay, en fin j'ay reconnu
 Qu'un homme comme un autre est un moine tout nu.
 Puis, outre le saint vœu qui sert de couverture,

Se voir du bien, ma fille, il n'est rien de si doux ;
S'enrichir de bonne heure est une grand' sagesse ;
Tout chemin d'acquérir se ferme à la vieillesse,
A qui ne reste rien, avec la pauvreté,
Qu'un regret espineux d'avoir jadis esté.
Ou, lorsqu'on a du bien, il n'est si decrepite
Qui ne trouve (en donnant) couvercle à sa marmite.
Non, non, faites l'amour, et vendez aux amans
Vos accueils, vos baisers et vos embrassemens.
C'est gloire, et non pas honte, en ceste douce peine,
Des acquests de son lict accroistre son domaine.
Vendez ces doux regards, ces attraicts, ces apas ;
Vous mesme vendez vous, mais ne vous livrez pas.
Conservez vous l'esprit, gardez vostre franchise ;
Prenez tout, s'il se peut ; ne soyez jamais prise.
Celle qui par amour s'engage en ces mal-heurs
Pour un petit plaisir a cent mille douleurs.
Puis un homme au desduit ne vous peut satisfaire ;
Et quand, plus vigoureux, il le pourroit bien faire,
Il faut tondre sur tout, et changer à l'instant :
L'envie en est bien moindre, et le gain plus contant.
Sur tout soyez de vous la maistresse et la dame.
Faites, s'il est possible, un miroir de vostre ame,
Qui reçoit tous objects, et tout contant les pert ;
Fuyez ce qui vous nuist, ayez ce qui vous sert ;
Faites profit de tout, et mesmes de vos pertes ;
A prendre sagement ayez les mains ouvertes ;
Ne faites, s'il se peut, jamais present ny don,
Si ce n'est d'un chabot pour avoir un gardon.
Par fois on peut donner pour les galands attraire :

Ilz font un personnage, et demain, renversez ,
 Chacun les met au rang des pechez effacez .
 La faveur est bizarre , à traiter indocille ,
 Sans arrest , inconstante et d'humeur difficile ;
 Avecqu' discretion il la faut carasser :
 L'un la perd bien souvent pour la trop embrasser ,
 Ou pour s'y fier trop ; l'autre par insolence ,
 Ou pour avoir trop peu ou trop de violence ,
 Ou pour se la promettre ou se la desnier ;
 En fin , c'est un caprice estrange à manier :
 Son amour est fragile et se rompt comme verre ,
 Et fait aux plus matois donner du nez en terre .

Pour moy, je n'ay point veu parmy tant d'avancez ,
 Soit de ces temps icy, soit des siecles passez ,
 Homme que la fortune ayt tasché d'introduire ,
 Qui durant le bon vent ait sceu se bien conduire .
 Or, d'estre cinquante ans aux honneurs eslevé ,
 Des grands et des petits dignement approuvé ,
 Et de sa vertu propre aux malheurs faire obstacle ,
 Je n'ay point veu de sots avoir fait ce miracle .
 Aussi, pour discerner et le bien et le mal ,
 Voir tout, congnoistre tout, d'un œil tousjours égal ,
 Manier dextrement les desseins de nos princes ,
 Respondre à tant de gens de diverses provinces ,
 Estre des estrangers pour oracle tenu ,
 Prevoir tout accident avant qu'estre advenu ,
 Destourner par prudence une mauvaise affaire ,
 Ce n'est pas chose aysée ou trop facile à faire .
 Voyla comme on conserve avecq' le jugement
 Ce qu'un autre dissipe et perd imprudemment .

Quand on se brusle au feu que soy mesme on attise,
 Ce n'est point accident, mais c'est une sottise.
 Nous sommes du bon-heur de nous mesme artisans,
 Et fabriquons nos jours ou fascheux ou plaisans :
 La fortune est à nous, et n'est mauvaise ou bonne
 Que selon qu'on la forme ou bien qu'on se la donne.

A ce point le mal-heur, amy comme ennemy,
 Trouvant au bord d'un puis un enfant endormy,
 En risque d'y tomber, à son ayde s'avance,
 Et, luy parlant ainsi, le resveille et le tance :
 « Sus, badin, levez vous. Si vous tombiez dedans,
 De douleur vos parens, comme vous imprudens,
 Croyant en leur esprit que de tout je dispose,
 Diroient, en me blasmant, que j'en serois la cause. »

Ainsi, nous seduisant d'une fauce couleur,
 Souvent nous imputons nos fautes au mal-heur,
 Qui n'en peut mais. Mais quoy! l'on le prend à partie,
 Et chacun de son tort cherche la garantie.

Et nous pensons bien fins, soit veritable ou faux,
 Quand nous pouvons couvrir d'excuses nos defaux ;
 Mais, ainsi qu'aux petis, aux plus grands personnages
 Sondez tout jusqu'au fond : les fous ne sont pas sages.

Or, c'est un grand chemin, jadis assez frayé,
 Qui des rimeurs françois ne fut oncq' essayé.
 Suivant les pas d'Horace entrant en la carriere,
 Je trouve des humeurs de diverse maniere
 Qui me pourroient donner subject de me mocquer.
 Mais qu'est-il de besoin de les aller chocquer ?
 Chacun, ainsi que moy, sa raison fortifie,
 Et se forme à son goust une philosophie ;

Revesche à mes raisons; il se rend plus mutin,
Et ma philosophie y perd tout son latin.
Or, pour estre incurable, il n'est pas necessaire,
Patient en mon mal, que je m'y doive plaire;
Au contraire, il m'en fasche, et m'en desplais si fort
Que durant mon accez je voudrois estre mort.
Car, lors qu'on me regarde et qu'on me juge un poëte,
Et qui par consequent a la teste mal faite,
Confus en mon esprit, je suis plus desolé
Que si j'estois maraut, ou ladre, ou verollé.

Encor' si le transport dont mon ame est saisie
Avoit quelque respect durant ma frenaisie,
Qu'il se reglast selon les lieux moins importans,
Ou qu'il fist choix des jours, des hommes ou du temps,
Et que, lors que l'hyver me renferme en la chambre,
Aux jours les plus glacez de l'engourdy novembre,
Apollon m'obsedast, j'aurois en mon malheur
Quelque contentement à flater ma douleur.

Mais, aux jours les plus beaux de la saison nouvelle,
Que Zephire en ses rets surprend Flore la belle,
Que dans l'air les oyseaux, les poissons en la mer,
Se pleignent doucement du mal qui vient d'aymer,
Ou bien lors que Cerés de fourment se couronne,
Ou que Bacchus sospire amoureux de Pomone,
Ou lors que le saffran, la derniere des fleurs,
Dore le scorpion de ses belles couleurs,
C'est alors que la verve insolemment m'outrage,
Que la raison forcée obeyt à la rage,
Et que, sans nul respect des hommes ou du lieu,
Qu'il faut que j'obeisse aux fureurs de ce dieu,

Ou, s'ils sont à leur gré bien faicts et bien polis,
J'auray pour recompence : « Ils sont vrayment jolis. »
Mais moy qui ne me reigle aux jugemens des hommes,
Qui dedans et dehors cognoy ce que nous sommes,
Comme le plus souvent ceux qui sçavent le moins
Sont temerairement et juges et tesmoins,
Pour blasme, ou pour louange, ou pour froide parole,
Je ne fay de leger banqueroute à l'escolle
Du bon homme Empedocle, où son discours m'apprend
Qu'en ce monde il n'est rien d'admirable et de grand
Que l'esprit desdaignant une chose bien grande,
Et qui, roy de soy-mesme, à soy-mesme commande.

Pour ceux qui n'ont l'esprit si fort ny si trempé,
Afin de n'estre point de soy-mesme trompé,
Chacun se doit cognoistre, et, par un exercice,
Cultivant sa vertu, desraciner son vice,
Et, censeur de soy-mesme, avec soing corriger
Le mal qui croist en nous, et non le negliger ;
Esveiller son esprit troublé de resverie.
Comme doncq' je me plains de ma forcenerie,
Que par art je m'efforce à regler ses accès,
Et contre mes deffaux que j'intente un procès,
Comme on voit par exemple en ces vers, où j'accuse
Librement le caprice où me porte la Muse,
Qui me repaist de baye en ses foux passe-temps,
Et malgré moy me fait aux vers perdre le temps,
Ils devoient à propos tascher d'ouvrir la bouche,
Mettant leur jugement sur la pierre de touche,
S'estudier de n'estre, en leurs discours trenchans,
Par eux-mesmes jugez ignares ou meschans,

Et ne mettre sans choix en égale balance
 Le vice, la vertu, le crime, l'insolence.
 Qui me blasme aujourd'huy, demain il me louera,
 Et peut estre aussi tost il se desadvouera :
 La louange est à prix, le hazard la debite
 Où le vice souvent vaut mieux que le merite.
 Pour moy, je ne fay cas ny ne me puis vanter
 Ny d'un mal ny d'un bien que l'on me peut oster.

Avecq' proportion se depart la louange ;
 Autrement c'est pour moy du baragouyn estrange ;
 Le vray me faict dans moy recognoistre le faux ;
 Au poix de la vertu je juge les deffaux ;
 J'assine l'envieux cent ans après la vie,
 Où l'on dit qu'en amour se convertit l'envie.
 Le juge sans reproche est la posterité :
 Le temps, qui tout descouvre, en fait la verité,
 Puis la monstre à nos yeux ; ainsi dehors la terre
 Il tire les tresors, et puis les y reserre.

Doncq', moy qui ne m'amuse à ce qu'on dit icy,
 Je n'ay de leurs discours ny plaisir ny soucy,
 Et ne m'esmeus non plus, quand leur discours fourvoye,
 Que d'un conte d'Urgande et de ma Mere l'Oye.

Mais, puis que tout le monde est aveugle en son fait,
 Et que dessous la lune il n'est rien de parfait,
 Sans plus se contrroller, quand à moy, je conseille
 Qu'un chacun doucement s'excuse à la pareille.
 Laissons ce qu'en resvant ces vieux foux ont escrit,
 Tant de philosophie embarasse l'esprit.
 Qui se contraint au monde, il ne vit qu'en torture ;
 Nous ne pouvons faillir suivant nostre nature.

Mais la risque m'en fasche et si fort m'en deplaist
Qu'au malheur que je crains je postpose l'acquest,
Si bien que, redoutant la verolle et la goutte,
Je banny ces plaisirs et leur fais banqueroute,
Et resigne aux mignons, aveuglez en ce jeu,
Avecques les plaisirs, tous les maux que j'ay eu :
Les boutons du printems et les autres fleurettes
Que l'on cueille au jardin des douces amourettes.
Le mercure et l'eau fort me sont à contre-cœur ;
Je hay l'eau de Gajac et l'estoufante ardeur
Des fourneaux enfumez où l'on perd sa substance
Et où l'on va tirant un homme en quintessence.
C'est pourquoy tout à coup je me suis retiré,
Voulant d'oresnavant demeurer assuré,
Et, comme un marinier eschappé de l'orage,
Du havre seurement contempler le naufrage ;
Ou, si par fois encor je me remets en mer,
Et qu'un œil enchanteur me contraigne d'aymer,
Combattant mes esprits par une douce guerre,
Je veux en seureté naviger terre à terre,
Ayant premierement visité le vaisseau,
S'il est bien calfeutré, ou s'il ne prend point l'eau.
Ce n'est pas peu de cas de faire un long voyage :
Je tiens un homme fous qui quitte le rivage,
Qui s'abandonne aux vents, et, pour trop presumer,
Se commet aux hazards de l'amoureuse mer.
Expert en ses travaux, pour moy, je la deteste,
Et la fuy tout ainsi comme je fuy la peste.

Mais aussi, Forquevaus, comme il est mal-aisé
Que nostre esprit ne soit quelquefois abusé

Defferez à l'ardeur de mon mal furieux ,
Feignez de n'en rien voir, et vous fermez les yeux.
Si dans quelque maison sans femme elle s'arreste ,
S'on luy fait au Palais quelque signe de teste ,
S'elle rit à quelqu'un , s'elle appelle un valet ,
S'elle baille en cachette ou reçoive un poulet ,
Si dans quelque recoin quelque vieille incogneue ,
Marmotant un *Pater*, luy parle ou la saluë ,
Déguisez en le fait , parlez m'en autrement ;
Trompant ma jalousie et vostre jugement ,
Dites moy qu'elle est chaste et qu'elle en a la gloire :
Car, bien qu'il ne soit vray, si ne le puis-je croire ?
De contraires efforts mon esprit agité ,
Douteux, s'en court de l'une à l'autre extrémité.
La rage de la hayne et l'amour me transporte ;
Mais j'ay grand peur en fin que l'amour soit plus forte.
Surmontons par mespris ce desir indiscret ;
Au moins, s'il ne se peut, l'aymeray-je à regret :
Le bœuf n'ayme le joug que toutesfois il traîne ;
Et, meslant sagement mon amour à la hayne ,
Donnons luy ce que peut ou que doit recevoir
Son merite égallé justement au devoir.
En conseiller d'Estat, de discours je m'abuse :
Un amour violent aux raisons ne s'amuse.
Ne sçay je que son œil, ingrat à mon tourment,
Me donnant ce desir, m'osta le jugement,
Que mon esprit blessé nul bien ne se propose ,
Qu'aveugle et sans raison je confonds toute chose ,
Comme un homme insensé qui s'emporte au parler
Et dessigne avec l'œil mille chasteaux en l'air ?

C'en est fait pour jamais, la chance en est jettée,
D'un feu si violent mon ame est agitée
Qu'il faut, bon-gré mal-gré, laisser faire au Destin.
Heureux si par la mort j'en puis estre à la fin,
Et si je puis, mourant en ceste frenesie,
Voir mourir mon amour avecq' ma jalousie.
Mais, Dieu, que me sert il en pleurs me consommer,
Si la rigueur du Ciel me contrainct de l'aymer?
Où le Ciel nous incline, à quoy sert la menace?
Sa beauté me rappelle où son deffaut me chasse,
Aymant et desdaignant, par contraires efforts,
Les façons de l'esprit et les beautez du corps.
Ainsi, je ne puis vivre avec elle et sans elle.
Ha! Dieu, que fusses tu ou plus chaste ou moins belle,
Ou peusses-tu congnoistre et voir par mon trespas
Qu'avecque ta beauté ton humeur ne sied pas.
Mais, si ta passion est si forte et si vive
Que des plaisirs des sens ta raison soit captive,
Que ton esprit blessé ne soit maistre de soy,
Je n'entends en cela te prescrire une loy,
Te pardonnant par moy ceste fureur extremes,
Ainsi comme par toy je l'excuse en moy mesme :
Car nous sommes tous deux, en nostre passion,
Plus dignes de pitié que de punition.
Encor, en ce mal-heur où tu te precipites,
Doibs-tu par quelque soin t'obliger tes merites,
Cognoistre ta beauté, et qu'il te faut avoir,
Avecques ton amour, esgard à ton devoir;
Mais sans discretion tu vas à guerre ouverte,
Et, par sa vanité triumpant de ta perte,

STANSES

L E tout puissant Jupiter
Se sert de l'aigle à porter
Son foudre parmy la nuë,
Et Junon, du haut des cieux,
Sur ces paons audacieux,
Est souvent icy venuë.

Saturne a pris le corbeau,
Noir messenger du tombeau ;
Mars l'espervier se reserve ;
Phœbus les cygnes a pris ;
Les pigeons sont à Cipris,
Et la chouette à Minerve.

Ainsi les dieux ont esleu
Tels oyseaux qui leur ont pleu ;
Priappe, qui ne voit goutte,
Haussant son rouge museau,
A tastons, pour son oyseau,
Print un asnon qui void goutte.

LA C. P.

INFAME bastard de Cythere,
 Fils ingrat d'une ingrante mere,
 Avorton traistre et déguisé,
 Si je t'ay suivy dés l'enfance,
 De quelle ingrante recompence
 As tu mon service abusé ?

Mon cas, fier de mainte conquete,
 En Espagnol portoit la teste :
 Triomphant, superbe et vainqueur
 Que nul effort n'eust sceu rabattre ;
 Maintenant, lasche, et sans combatre,
 Faict la cane, et n'a plus de cœur.

De tes autels une prestresse
 L'a reduict en telle detresse,
 Le voyant au choc obstiné,
 Qu'entouré d'onguent et de linge,
 Il m'est avis de voir un singe
 Comme un enfant embeguiné.

De façon robuste et raillarde,
 Pend l'aureille, et n'est plus gaillarde.
 Son teint vermeil n'a point d'esclat ;
 De pleurs il se noye la face,

REPLIQUE.

Tu as une mauvaise grace :
Le foin dont tu fais si grand cas
Pour Dieu n'estoit en ceste place,
Car Jesus-Christ n'en mangeoit pas ;
Mais bien pour servir de repas
Au premier asne de ta race.

CONTRE UN AMOUREUX

TRANSY

POURQUOY perdez vous la parole
Aussi tost que vous rencontrez
Celle que vous idolatrez ?
Devenant vous mesme une idole,
Vous estes là sans dire mot,
Et ne faictes rien que le sot.

Par la voix Amour vous suffoque ;
Si vos soupirs vont au devant,
Autant en emporte le vent,
Et vostre déesse s'en mocque,

Vous jugeant de mesme imparfait
De la parole et de l'effect.

Pensez vous la rendre abatuë,
Sans vostre fait luy deceler?
Faire les doux yeux sans parler,
C'est faire l'amour en tortuë.
La belle fait bien de garder
Ce qui vaut bien le demander.

Voulez vous, en la violence
De vostre longue affection,
Monstrer une discretion?
Si on la voit par le silence,
Un tableau d'amoureux transi
Le peut bien faire tout ainsi.

Souffrir mille et mille traverses,
N'en dire mot, pretendre moins,
Donner ses tourmens pour tesmoins
De toutes ses peines diverses,
Des coups n'estre point abbatu,
C'est d'un asne avoir la vertu.

Puisse estre à ta grandeur le Destin si propice
Que ton cœur de leurs traicts rebouche la malice,
Et, s'armant contre toy, puisse-tu d'autant plus
De leurs efforts domter le flus et le reflux,
Et, comme un saint rocher opposant ton courage,
En escume venteuse en dissiper l'orage,
Et, brave, t'eslevant par dessus les dangers,
Estre l'amour des tiens, l'effroy des estrangers :

Attendant que ton fils, instruit par ta vaillance,
Dessous tes estendars sortant de son enfance,
Plus fortuné que toy, mais non pas plus vaillant,
Aille les Othomans jusqu'au Caire assaillant,
Et que, semblable à toy, foudroyant les armées,
Il cueille avecq le fer les palmes idumées,
Puis, tout flambant de gloire en France revenant,
Le Ciel mesme là haut de ses faicts s'estonnant,
Qu'il espanse à tes pieds les despoüilles conquises,
Et que de leurs drapeaux il pare nos eglises.

Alors, rajeunissant au recit de ses faicts,
Tes desirs et tes vœuz en ses œuvres parfaits,
Tu ressentes d'ardeur ta vieillesse eschauffée,
Voyant tout l'univers nous servir de trophée.

Puis, n'estant plus icy chose digne de toy,
Ton fils du monde entier restant paisible Roy,
Souz tes modelles saints et de paix et de guerre,
Il regisse puissant en justice la terre,
Quand, après un long temps, ton esprit glorieux
Sera des mains de Dieu couronné dans les cieux.

FIN.

Je laisse à part ce fâcheux conte ;
Au printems, que la bile monte
Par les veines dans le cerveau,
Et que l'on sent, au renouveau,
Son esprit fécond en sornettes,
Il fait mauvais se prendre aux poëtes ;
Toutefois, je suis de ces gens
De toutes choses négligens
Qui, vivant au jour la journée,
Ne contrôllent leur destinée,
Oubliant, pour se mettre en paix,
Les injures et les bien-faits,
Et s'arment de philosophie.
Il est pourtant fou qui s'y fie,
Car la dame Indignation
Est une forte passion.
Estant donc en mon lit, malade,
Les yeux creux et la bouche fade,
Le teint jaune comme un espy,
Et non pas l'esprit assoupy,
Qui dans ses caprices s'égayé
Et souvent se donne la baye,
Se feignant, pour passer le temps,
Avoir cent mille escus contans,
Avec cela large campagne,
Je fais des chasteaux en Espagne,
J'entreprends partis sur partis ;
Toutefois je vous avertis,
Pour le sel, que je m'en deporte,
Que je n'en suis en nulle sorte,



PLAINTE

EN quel obscur séjour le Ciel m'a-t-il réduit?
Mes beaux jours sont voilés d'une effroyable nuit,
Et dans un même instant, comme l'herbe fauchée,
Ma jeunesse est sechée.

Mes discours sont changés en funèbres regrets,
Et mon âme d'ennuis est si fort éperdue
Qu'ayant perdu Madame en ces tristes forêts,
Je crie, et ne sçay point ce qu'elle est devenue.

O bois! ô prez! ô monts! qui me fustes jadis
En l'avril de mes jours un heureux paradis,
Quand de mille douceurs la faveur de Madame
Entretenoit mon âme;

Or que la triste absence, en l'enfer où je suis,
D'un piteux souvenir me tourmente et me tue,
Pour consoler mon mal et flatter mes ennuis,
Helas! répondez-moy, qu'est-elle devenue?

Ainsi dit Amiante, alors que de sa voix
Il entama les cœurs des rochers et des bois,
Pleurant et soupirant la perte d'Yacée,
L'object de sa pensée.

Afin de la trouver, il s'encourt au trépas,
Et, comme sa vigueur peu à peu diminuë,
Son ombre pleure et crie en descendant là-bas :
« Esprits, hé! dites-moy, qu'est elle devenuë? »



Rend mon ame aux douleurs ouverte.
A mes despens, las ! je voy bien
Qu'un bon-heur comme estoit le mien
Ne se connoist que par la perte.



Et, fût-il crieur de moutarde,
Vous en avez toujours pitié.

Votre poil, que le temps ne change,
Est aussi doré qu'une orange,
Et, plus qu'un chardon, frisotté ;
Et votre tresse non confuse
Semble à ces mesches d'arquebuse
Qu'un cadet porte à son costé.

Votre face est plus reluisante
Que n'est une table d'attente
Où l'on assiet de la couleur,
Et votre œil a telle étincelle
Que le soleil n'est, auprès d'elle,
Qu'un cierge de la Chandeleur.

La Muse, autour de votre bouche
Volant ainsi comme une mouche,
De miel vous enbrene le bec,
Et vos paroles nompareilles
Resonnent doux à nos oreilles
Comme les chordes d'un rebec.

Les Graces, d'amour eschauffées,
Nuds pieds, sans jupes, decoiffées,
Se tiennent toutes par la main,
Et d'une façon sadinette
Se branslent à l'escarpolette
Sur les ondes de vostre sein.

Par un destin secret mon cœur s'y voit contraint,
 Et par un si doux nœud si doucement estreint
 Que, me trouvant espris d'une ardeur si parfaite,
 Trop heureux en mon mal, je benis ma defaite,
 Et me sens glorieux, en un si beau tourment,
 De voir que ma grandeur serve si dignement :
 Changement bien étrange en une amour si belle !
 Moy qui rangeois au joug la terre universelle,
 Dont le nom glorieux, aux astres eslevé,
 Dans le cœur des mortels par vertu s'est gravé ;
 Qui fis de ma valeur le hazard tributaire ;
 A qui rien, fors l'Amour, ne put estre contraire ;
 Qui commande par tout, indomptable en pouvoir ;
 Qui sçay donner des loix, et non les recevoir ;
 Je me voy prisonnier aux fers d'un jeune maistre,
 Où je languis esclave, et fais gloire de l'estre,
 Et sont à le servir tous mes vœux obligez :
 Mes palmes, mes lauriers, en myrthes sont changez,
 Qui, servant de trophée aux beautez que j'adore,
 Font en si beau sujet que ma perte m'honore.

Vous qui dés le berceau de bon œil me voyez,
 Qui du troisième ciel mes destins envoyez,
 Belle et sainte planete, astre de ma naissance,
 Mon bon-heur plus parfait, mon heureuse influence,
 Dont la douceur preside aux douces passions,
 Venus, prenez pitié de mes affections,
 Soyez-moy favorable, et faites à cette heure,
 Plustost que découvrir mon amour, que je meure,
 Et que ma fin témoigne, en mon tourment secret,
 Qu'il ne vescu jamais un amant si discret,

Et qu'amoureux constant, en un si beau martyr,
Mon trépas seulement mon amour puisse dire.

Ha ! que la passion me fait bien discourir !

Non, non, un mal qui plaist ne fait jamais mourir.
Dieux ! que puis-je donc faire au mal qui me tourmente ?

La patience est foible, et l'amour violente,

Et, me voulant contraindre en si grande rigueur,

Ma plainte se dérobbé et m'échappe du cœur,

Semblable à cet enfant que la mere en colere,

Aprés un châtiment, veut forcer à se taire :

Il s'efforce de crainte à ne point soupirer,

A grand peine ose-t-il son haleine tirer ;

Mais, nonobstant l'effort, dolent en son courage,

Les sanglots à la fin débouchent le passage ;

S'abandonnant aux cris, ses yeux fondent en pleurs,

Et faut que son respect défere à ses douleurs.

De mesme je m'efforce au tourment qui me tuë ;

En vain de le cacher mon respect s'évertuë,

Mon mal, comme un torrent, pour un temps revenu,
Renversant tout obstacle, est plus fier devenu.

Or, puis-que ma douleur n'a pouvoir de se taire,

Et qu'il n'est ni desert ni rocher solitaire

A qui de mon secret je m'osasse fier,

Et que jusqu'à ce point je me dois oublier

Que de dire ma peine, en mon cœur si contrainte,

A vous seule, en pleurant, j'adresse ma complainte ;

Aussi, puis-que vostre œil m'a tout seul asservy,

C'est raison que luy seul voye comme je vy,

Qu'il voye que ma peine est d'autant plus cruelle

Que seule en l'univers je vous estime belle ;

PHILIS.

Las ! je ne veux aux miens ni pitié ni secours.

CLORIS.

La douleur que l'on cache est la plus inhumaine.

PHILIS.

Qui meurt en se taisant semble mourir sans peine.

CLORIS.

Peut estre en la disant te pourray-je guerir.

PHILIS.

Tout remede est fâcheux alors qu'on veut mourir.

CLORIS.

Au moins, avant la mort, dis où le mal te touche.

PHILIS.

Le secret de mon cœur ne va point en ma bouche.

CLORIS.

Si je ne me deçois, ce mal te vient d'aymer.

PHILIS.

Cloris, d'un double feu je me sens consumer.

CLORIS.

La douleur, malgré-toy, la langue te dénouë.

PHILIS.

Mais faut-il, à ma honte, hélas ! que je l'avouë,
Et que je die un mal pour qui jusques icy
J'eus la bouche fermée et le cœur si transy

Qu'estouffant mes soupirs, aux bois, aux prez, aux plaines,
Je ne pus ni n'osay discourir de mes peines?

CLORIS.

Avec toy mourront donc tes ennuis rigoureux?

PHILIS.

Mon cœur est un sepulcre honorable pour eux.

CLORIS.

Je croy lire en tes yeux quelle est ta maladie.

PHILIS.

Si tu la vois, pourquoy veux-tu que je la die?
Auray-je assez d'audace à dire ma langueur?
Ha ! perdons le respect où j'ay perdu le cœur.
J'ayme, j'ayme, Cloris, et cet enfant d'Eryce,
Qui croit que c'est pour moy trop peu que d'un suplice,
De deux traits qu'il tira des yeux de deux amans,
Cause en moy ces douleurs et ces gemissemens :
Chose encor inouïe, et toutes fois non feinte,
Et dont jamais bergere à ces bois ne s'est plainte !

CLORIS.

Seroit-il bien possible?

PHILIS.

A mon dam tu le vois.

CLORIS.

Comment ! qu'on puisse aymer deux hommes à la fois !

PHILIS.

Mon malheur en ceci n'est que trop veritable ;
Mais, las ! il est bien grand, puis qu'il n'est pas croyable

J'erray deçà, de-là, furieuse, insensée,
De pensers en pensers s'égara ma pensée,
Et, comme la fureur estoit plus douce en moy,
Reformant mes façons, je leur donnois la loy;
J'accommodois ma grace, agençois mon visage;
Un jaloux soin de plaire excitoit mon courage;
J'allois plus retenuë et composois mes pas,
J'apprenois à mes yeux à former des appas,
Je voulois sembler belle et m'efforçois à faire
Un visage qui peût également leur plaire;
Et, lors qu'ils me voioient par hazard tant soit peu,
Je frissonnois de peur, craignant qu'ils eussent veu,
Tant j'estois en amour innocemment coupable,
Quelque façon en moy qui ne fût agreable.
Ainsi, tousjours en trance, en ce nouveau soucy,
Je disois à part-moy : Las! mon Dieu! qu'est-ce-cy?
Quel soin qui, de mon cœur s'estant rendu le maistre,
Fait que je ne suis plus ce que je soulois estre?
D'où vient que jour et nuit je n'ai point de repos,
Que mes soupirs ardens traversent mes propos,
Que loin de la raison tout conseil je rejette,
Que je sois sans sujet aux larmes si sujette?
Ha! sotté, répondois-je après en me tançant,
Non, ce n'est que pitié que ton ame ressent
De ces bergers blessez : te fâches-tu, cruelle,
Aux doux ressentimens d'un acte si fidele?
Serois-tu pas ingrâte en faisant autrement?
Ainsi je me flattois en ce faux jugement,
Estimant en ma peine, aveugle et langoureuse,
Estre bien pitoyable, et non pas amoureuse.

Et, de ses mains, à vaincre expertes,
Etouffant le serpent trompeur,
Il nous assure en nostre peur
Et nous donne gain de nos pertes.

Ses oracles sont accomplis,
Et ce que par tant de replis
D'âge promirent les prophetes
Aujourd'huy se finit en luy,
Qui vient consoler nostre ennuy
En ses promesses si parfaites.

Grand Roy qui daignas en naissant
Sauver le monde perissant,
Comme pere, et non comme juge,
De grace comblant nostre Roy,
Fay qu'il soit des meschans l'effroy
Et des bons l'assuré refuge.

Qu'ainsi qu'en esté le soleil,
Il dissipe, aux rays de son œil,
Toute vapeur et tout nuage,
Et qu'au feu de ses actions
Se dissipant les factions,
Il n'ayt rien qui luy fasse ombrage.



En leur estat comme je suis ;
 Je cognois bien ce que je puis ;
 Je ne puis aymer la jeunesse,
 Qui veut avoir trop de finesse,
 Car les plus fines de la Cour
 Ne me cachent point leur amour.
 Telle va souvent à l'église,
 De qui je cognois la feintise ;
 Telle qui veut son fait nier
 Dit que c'est pour communier ;
 Mais la chose m'est indiquée :
 C'est pour estre communiquée
 A ses amys par mon moyen,
 Comme Heleine fit au Troyen. »

Quand la vieille, sans nulle honte,
 M'eut achevé son petit conte,
 Un commissaire illec passa,
 Un sergent la porte poussa.
 Sans attendre la chambriere,
 Je sortis par l'huis de derriere,
 Et m'en allay chez le voisin,
 Moitié figue, moitié raisin,
 N'ayant ny tristesse ny joye
 De n'avoir point trouvé la proye.

L'AMOUR est une affection
 Qui, par les yeux, dans le cœur entre,
 Et, par forme de fluxion,
 S'escoule par le bas du ventre.

Dy-moy, pourquoi, vieille maudite,
 Des rufiens la calamite,
 As-tu si-tost quitté l'enfer?
 Vieille, à nos maux si préparée,
 Tu nous ravis l'âge dorée,
 Nous ramenant celle de fer.

Retourne donc, ame sorciere,
 Des enfers estre la portiere;
 Pars et t'en-va, sans nul delay,
 Suivre ta noire destinée,
 Te sauvant par la cheminée,
 Sur ton espaule un vieux balay.

Je veux que par tout on t'appelle
 Louve, chienne et ourse cruelle,
 Tant deçà que delà les monts;
 Je veux de plus qu'on y ajoute :
 Voilà le grand diable qui joute
 Contre l'enfer et les demons.

Je veux qu'on crie emmy la rue :
 Peuple, gardez-vous de la grue
 Qui destruit tous les esguillons,
 Demandant si c'est aventure,
 Ou bien un effect de nature,
 Que d'accoucher des ardillons.

De cent clous elle fut formée,
 Et puis, pour en estre animée,
 On la frotta de vif-argent :
 Le fer fut premiere matiere;
 Mais meilleure en fut la derniere,
 Qui fit son cul si diligent.

Depuis, honorant son lignage,
 Elle fit voir un beau ménage
 D'ordure et d'impudicitez,
 Et puis, par l'excez de ses flames,

55, 12. Var. : qu'au *sarail*.

57, 23. Var. : Sans *cordes*.

— 26. Var. : de voir *de flots*.

59. Charles de Beaumanoir de Lavardin, de l'illustre famille bretonne des Beaumanoir, fils du maréchal de France de ce nom, fut pourvu dès l'âge de huit ans de l'abbaye de Beaulieu. Il n'avait que dix-sept ans lorsque le roi l'appela à remplacer Claude d'Angennes de Rambouillet, évêque du Mans (1601), mais il ne prit réellement possession qu'en 1611, et mourut le 17 novembre 1637, après trente-six ans d'épiscopat.

— 6. Var. : tout percé *des pointes*.

60, 13. *Un barbe encastelé*, un cheval barbe gêné dans son allure.

— 18. Var. : *Que n'est point de beautez*.

— 24. *Ris de saint Medard*, ris forcé. La légende de saint Médard lui attribuant le don d'apaiser la douleur des dents, on le représentait exprès la bouche entr'ouverte, laissant un peu voir ses dents, pour faire souvenir, quand on y aurait mal, d'avoir recours à ce saint. Et comme, entr'ouvrant ainsi la bouche, il paraissait rire, mais d'un rire forcé, de là est venu le proverbe du *ris de saint Médard* *.

61, 21. *Rotonde*, collet empesé et garni d'une monture de laiton.

— 28. *Un edict* : novembre 1606. Ce n'était déjà pas le premier du règne, et les édits de ce genre avaient abondé sous les derniers Valois.

62, 2. *Rosete*, etc. Refrain d'une des œuvres légères de Desportes :

Rozete...

Nous verrons, volage bergere,

Qui premier s'en repentira.

Regnier a cité une autre fois ce vers.

64, 4. Var. : qui n'a du tout *nul acquis de science*.

*Bref, tout ce qu'ose amour, ma déesse l'osa ;
Me suggerant la manne en sa levre amassée...*

157, 1. Var.: Et son ame exhalott.

157, 14. *Mais quoy, que deviendray-je.* Autre interpolation :

*Mais quoy ! Que deviendray-je en l'extreme vieillesse,
[Puisque je suis retif au fort de ma jeunesse,]*

158, 14. *Ennuyeux.* On propose de lire ici *envieux*, comme six vers plus loin, où *ennuyeux* paraît également avoir été imprimé par erreur.

161, 6. Nous n'avons pas cru qu'il fût possible de maintenir le vers de 1613 :

Trahy les Dieux ; venins, inventez à ces vices,

qui ne présente aucun sens, et nous avons adopté la correction qui a été faite depuis.

162. SUR LE TRESPAS, etc. Jean Passerat, né à Troyes et mort à Paris, lecteur royal au Collège de France en 1602. Ce célèbre collaborateur de la *Satyre Menippée* a laissé des poésies latines et françaises, peu lues aujourd'hui, et qui sont des chefs-d'œuvre d'esprit et de goût. Il s'en faut que tous ses écrits aient été publiés, quoiqu'il y en ait d'une grande valeur dans ce qu'on en connaît d'inédit.

165, 14. Après ce vers, dans les éditions suivantes, on a ajouté cette strophe :

*Ha ! que cette humeur languissante
Du temps jadis est différente,
Quand, brave, courageux et chaud,
Tout passoit au fil de sa rage,
N'estant si jeune pucelage
Qu'il n'enfilast de prime assaut.*

167. CONTRE UN AMOUREUX. Dans les éditions posthumes, cette pièce a été augmentée de sept couplets, que nous reproduisons ci-dessous d'après l'édition de 1652.

*L'effort fait plus que le merite,
Car, pour trop meriter un bien,*

pour assurer la transmission desdits offices à leurs héritiers. S'affranchir de cet impôt, c'était léguer sa charge au domaine.

— 4. Ange Cappel, sieur du Luat, était secrétaire du roi Henri III et frère du médecin Guillaume Cappel. Dans ces vers, devenus obscurs, Regnier fait allusion à une taxe imaginée par Du Luat et de laquelle celui-ci aurait grandement profité. L'échevinage, qui se trouvait sans doute atteint par le nouvel impôt, est désigné sous le nom de « consulat ».

189, 29. *Car, enfin, ou Plutarque ment*. Allusion à deux traités sur l'âme des animaux, qui font partie de la collection des *Œuvres morales* de Plutarque.

191. PLAINTÉ. Cette pièce et la suivante ont été publiées pour la première fois dans *Le Temple d'Appolon, ou nouveau recueil des plus excellens vers de ce temps* (Rouen, Raphaël Du Petit-Val, 1611, petit in-12), et sont sans doute aussi peu authentiques que les autres compositions attribuées à Regnier dans les recueils satiriques de la même date.

201. LOUANGES DE MACETTE. Cette pièce n'est certainement pas de Regnier ; on s'étonne que les Elzevier l'aient admise dans leur recueil : c'est par pur respect pour leur édition que nous la conservons ici.

210, 24. *Par ces plaintes*. Correction proposée : *Par ces plaines encore...*

229. SUR LA NATIVITÉ. On croit généralement que cette pièce (est-elle de Regnier?) fut composée en 1611 ou 1612.

235. SUR LA MORT, etc. Tiré des *Œuvres* de Rapin. 1610, in-4°, vers la fin (le volume n'est pas paginé). Ce sonnet, dans cet ouvrage, est suivi de la signature : *Regnier*.

236. Les pièces qui suivent ont été données par tous les éditeurs de Regnier depuis le XVIII^e siècle, d'après le *Cabinet satyrique*, où nous les avons reprises à notre tour pour nous conformer à la tradition ; néanmoins nous sommes persuadé que ces œuvres ordurières ne sont pas sorties de la plume de Regnier

MONT MARTHE, 82.

Musser (se), se cacher.

MORES (les), 34.

Morgand, fier, insolent.

MOTIN, 27.

NAPLES, 177.

Nazarder, frapper sur le nez.

Nicette, novice.

NONNE (la tour de), 47.

NORMANS (les), 26.

NOSTRADAMUS, 87.

Nourriture, éducation.

Opilé, étouffé.

OISE (l'), 132.

PALAIS (le), à Paris, 63.

PALATIN (mont), 43.

Pantois, essoufflé, hors d'haleine.

PARIS, 128, 132, 173.

Party, départi.

PASSERAT, 162.

PATISSON, 31.

PATRASSE (le golfe de), 87.

Peautre, plâtre.

PEDRE (Dom), 79.

PEROU, 24.

PIERRE DU PUIS, 45.

PIERROT, 135.

Piolé, de deux couleurs, comme est le plumage de la pie.

POICTOU (le), 172.

Pointure, piquûre.

PONT AU CHANGE, 185.

PONT-NEUF (le), 63, 64.

PONTOISE, 173.

Postposer, mettre après : le contraire de *préférer*, qui signifie mettre devant.

Torte, de travers.

TOSCANE, 18.

Toussir, tousser.

Triacleur, vendeur de thériaque, charlatan.

TUILERIES (les), 65.

TURCS (les), 177.

TURPIN, 84.

VANVES, 16.

VENDOSME, 173.

VENISE, 50.

VIALART, 246.

Voire, assurément, vraiment (lat. *vere*).

Vois, pour *vais*.



